

RONIT MATALON

Et la mariée
ferma la porte

novella traduite de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

ACTES SUD

Ce livre, les personnages et les noms qui y apparaissent sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des événements et des noms réels, des personnes vivantes ou mortes serait pure coïncidence.

À mon fils, Daniel.

Avant d'annoncer ce qu'elle annonça, la jeune mariée était restée enfermée pendant plus de cinq heures dans la chambre à coucher de l'appartement de ses parents, muette comme une carpe. Et sa stupéfiante annonce fut répétée par trois fois à travers la porte close et par trois fois tomba dans les quatre paires d'oreilles tout ouïe qui attendaient à l'extérieur, transies d'angoisse et d'abnégation. "Pas de mariage. Pas de mariage. Pas de mariage." Ces mots, prononcés d'une voix terne, presque lasse, semblèrent venir de très loin, aussi évanescents que les effluves d'un spray nettoyant.

Pendant une longue minute, les trois personnes qui se pressaient dans le triste couloir (la grand-mère, dont les jambes n'avaient pas supporté une aussi longue attente, avait été installée face à la porte sur un tabouret en rotin) évitèrent de se regarder, comme si le moindre contact oculaire entre eux aurait aussitôt transformé en fait accompli ce qui venait d'être formulé par

la bouche de ladite mariée, et constitué une acceptation non seulement du contenu des propos mais – pire encore – de leurs conséquences. Ils continuèrent donc à fixer la porte fermée et son placage en bois sombre à l'ancienne, dans l'expectative de la fonte, du ramollissement ou de la dissolution miraculeuse, peut-être pas de la recluse, mais au moins de l'obstacle qui les séparait d'elle. Quoi qu'il en soit, ils avaient l'air d'attendre quelque chose, la suite d'une phrase, d'une idée, un mot qui, en éclaircur, se serait frayé un chemin jusqu'à eux, tel le crâne humide d'un bébé qui précède l'arrivée de tout le corps.

“J'ai froid”, lâcha soudain Nadia, la mère de la mariée. Des bras, elle entourra ses épaules charnues, mal couvertes par les manches en dentelle, serrées et irritantes, de la robe du soir grise qu'elle avait enfilée à la demande de la coiffeuse et n'avait pas ôtée depuis, oubliant qu'elle avait gardé aux pieds ses charentaises montantes à carreaux avec fermeture éclair sur le devant. De perplexité, la frange de ses cheveux teints en blond se dressa sur son front et la stupéfaction envahit son regard qui s'arrêta involontairement sur la grand-mère – sa vieille mère. À cette vue se peignit sur son visage la même expression étonnée que si elle découvrait un nouveau meuble déposé chez elle par des livreurs inconnus alors que personne ne l'avait commandé.

“Qu'est-ce qu'elle dit, Margui ?” demanda d'une voix joyeuse la vieille dame qui était dure

de la feuille (et selon Nadia plus généralement “ailleurs”). Tout au long de ces heures tendues, elle ne s’était pas départie d’un magnifique sourire béat, étincelant de toutes les nouvelles dents que le stomato lui avait plantées dans la bouche une semaine auparavant en l’honneur de la fête. “Qu’est-ce qu’elle dit ?” redemanda-t-elle, les yeux ronds rivés à la poignée dorée de la porte parce que c’était ce qui se trouvait dans sa ligne de mire.

Assise sur le tabouret, les cuisses sagement serrées l’une contre l’autre telle une gamine de maternelle pendant l’appel, elle tripotait les deux quartiers de pomme épluchée (les deux autres, elle les avait déjà mangés) posés sur le torchon de cuisine qui couvrait ses genoux. Nadia se pencha vers elle et la prit par le coude : “Ne reste pas là, va te reposer dans le salon, allez ! Lève-toi. On te prévient dès qu’on aura des nouvelles.”

La grand-mère mordit dans sa pomme et un filet jaunâtre lui dégouлина sur le menton.

“Des poubelles ? Non, non, merci, je n’ai pas besoin de poubelle. Pourquoi des poubelles ?” Et d’ajouter, avant de s’essuyer le bout des doigts dans le torchon : “Elle est très bonne cette pomme, aussi bonne que Margui est belle, je ne vois pas pourquoi je la jetterais à la poubelle.”

Le téléphone qui sonna au fond de la poche de la veste de Matti, le marié, fut immédiatement réduit au silence, sonna à nouveau au

bout de quelques secondes et fut alors carrément éteint.

“Et si c’était elle ? s’inquiéta la mère.

— Impossible, c’est moi qui ai son portable, vous avez oublié ?

— Je n’ai pas oublié (elle baissa ses paupières lourdement fardées), j’ignorais que tu l’avais. Comment aurais-je pu oublier une chose que je n’ai jamais sue ?” Elle se tut mais reprit au bout d’un instant : “Qu’est-ce qu’on va faire ?” Elle répéta sa question, cette fois à voix basse, comme si elle avait peur de réveiller quelqu’un.

Étonné par ces mots, mais pas vraiment, le marié, dont le regard semblait voilé et en même temps très éveillé, la dévisagea avec attention, ce qu’elle sentit physiquement. Ce fut comme s’il la transperçait, ce regard, juste entre ses sourcils épilés, et lui injectait dans les veines du désespoir, de l’anxiété et autre chose encore qu’elle n’arriva pas à nommer. Affolée, elle pivota brusquement sur la droite et se tourna vers Ilan, le neveu, au moment où justement celui-ci se penchait vers elle pour lui chuchoter à l’oreille quelque chose qu’elle ne comprit pas.

“Quoi ? Qu’est-ce que tu dis ?

— J’ai rectifié ce que toi, tu as dit. J’ai ajouté : « mon Dieu ». « Qu’allons-nous faire, mon Dieu ? »”, expliqua-t-il en arborant l’expression ironique la plus laide et la plus appuyée qu’il pût trouver dans son répertoire.

Après quoi, il recommença à manipuler avec une avidité frénétique les six bracelets dorés qui ornaient le poignet de sa tante. Il les roula vers le bas, les compta, les recompta, les hissa presque jusqu'au coude puis les fit à nouveau glisser vers le bas, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur place initiale.

“Quel rapport avec Dieu ? rétorqua Nadia en récupérant son bras avec impatience. Qu'est-ce que Dieu vient faire là-dedans ?

— C'est bien vrai ! Dieu n'oublie jamais personne, *ma beyinsash had*, comme on dit !”, intervint la grand-mère, méditative, qui se balançait un peu sur son tabouret afin de se décontracter les fessiers.

Sa fille se couvrit les yeux d'une main et s'adossa au mur du couloir.

“Je n'en peux plus ! Elle m'épuise ! Explique-lui ce qui se passe”, murmura-t-elle à Ilan sans le regarder.

Le neveu frotta ses doigts secs sur les côtés de son pantalon, s'approcha de la grand-mère, s'agenouilla devant elle, la fixa droit dans les yeux et lui prit les joues replètes entre ses mains, s'assurant ainsi qu'elle gardait la tête bien en face et pouvait suivre le mouvement de ses lèvres.

“Maminou ! chuchota-t-il très doucement, d'une voix tendre et pleine de bonne volonté. Lina !”

Le visage ridé s'éclaira, les larges narines frémissèrent de joie, comme si ce prénom, prononcé

ainsi, contenait une révélation, même pour celle qui le portait.

“Tu m’entends, mamie chérie ?” demanda-t-il avec grand sérieux.

Elle hocha énergiquement la tête.

“C’est Margui. MARGUI. Finalement, elle ne se marie pas.

— Pourquoi ? s’exclama-t-elle, tandis que la stupeur et la frayeur envahissaient son expression. Pourquoi ne se marie-t-elle pas ?

— Elle ne veut pas, lui répondit-il lentement en détachant chaque syllabe. Elle a dit qu’elle ne voulait pas se marier.

— Jamais ? Elle ne voudra plus jamais se marier ?”

Il lui caressa les cheveux, en profita pour lui ramener une longue mèche derrière l’oreille : “Plus jamais, on n’en sait rien, mamie chérie. En tout cas, aujourd’hui, elle refuse.”

Nadia laissa échapper un cri. La réalité venait de lui tomber dessus. Pour la première fois depuis l’annonce de sa fille, une demi-heure plus tôt, elle assimilait la nouvelle qui se concrétisait soudain : la douceur avec laquelle Ilan l’avait formulée la brisa bien davantage que n’importe quel coup de fouet ou de semonce. Elle inclina vers l’avant son cou tout rouge, ses mains couvrirent ses oreilles, sa bouche s’ouvrit en grand et laissa la voie libre à d’étranges sons qui sortirent de ses entrailles, saccadés, presque inhumains, qu’elle-même n’avait jamais entendus. Et plus

elle continuait à se lamenter ainsi (de la main droite, elle se frappait même les cuisses), plus elle s'étonnait de cette voix qui apparemment jaillissait d'elle, effrayante parce que inconnue. En fait, c'était comme si son corps et sa conscience s'étaient scindés, qu'elle était devenue deux femmes, l'une qui hurlait à se déchirer les muscles des joues et à s'irriter les yeux, et l'autre qui se limait les ongles en lui jetant de temps en temps un regard curieux et surpris.

Ce fut elle la première qui se remit face à la porte close et frappa (avec une telle violence que l'énorme bague d'améthyste qui ornait son doigt se tourna côté paume et la blessa) : "Ouvre, Margui, ouvre ! Tu m'entends ? Ouvre immédiatement ou tu auras affaire à moi ! Affaire à moi, tu comprends ? Tu as perdu la tête ou quoi ? Qu'est-ce qu'on va dire aux gens ? Dans quatre heures, cinq cents personnes vont arriver à la salle de réception, on a réservé un jardin privé, le traiteur, l'orchestre et tout le reste, qu'est-ce qu'on va leur dire ? De quoi aurons-nous l'air ?" Elle se tourna vers Matti tout en continuant à tambouriner contre le bois, mais d'une main nettement moins vindicative. "J'avais un pressentiment depuis ce matin, déclara-t-elle. Depuis ce matin. Quand je l'ai entendue annoncer, à peine levée, qu'elle n'irait pas à son dernier essayage. Qu'elle voulait annuler le rendez-vous. En voyant la tête qu'elle faisait, j'ai senti quelque chose, mais j'ai refusé de l'intégrer, tu

comprends ? J'avais peur de ce que je lisais sur son air renfrogné !” Elle baissa la tête vers ses mains rouges et douloureuses qu'elle entreprit de masser puis, mue par une étrange impulsion, elle retira de son doigt sa grosse bague et, de rage, la lança au loin.

Ilan bondit aussitôt vers la salle de bains où le bijou avait atterri, s'aplatit sur le sol de la petite pièce et dut ramper plusieurs minutes avant de le retrouver derrière la cuvette des toilettes. Il cracha sur la pierre précieuse, l'essuya méticuleusement et la rendit à sa tante : “Tiens. Si c'est pas pitié de jeter une telle merveille à cause de cette tarée qui s'est enfermée dans la chambre ! Si c'est pas pitié !”

Nadia, qui pleurait en silence, secoua la tête machinalement. Le fond de teint et la poudre s'étaient coagulés en un masque qui lui déformait le visage tandis que le mascara noir de ses cils mouillés avait déteint sur les pointes de sa frange blonde. Elle haussa les épaules et souleva le bas de sa robe pour s'essuyer les yeux.

“Laisse-moi tranquille avec cette bague. Elle ne nous a apporté que la poisse ! Oui, rien que des malheurs !” lui assena-t-elle en le repoussant.

Fasciné, Ilan resta un instant à contempler l'améthyste violette, hésita, en approcha délicatement les lèvres et y déposa un baiser avant de la glisser sur son doigt.

“Je te la garde, ne t'inquiète pas, j'y veillerai comme à la prunelle de mes yeux”, assura-t-il.

À vingt et un ans, Ilan considérait ses affolants yeux gris vert comme sa plus grande richesse, celle sur laquelle il pouvait vraiment compter. Quasiment personne (en tout cas pas lui) ne pouvait leur résister. Depuis des années d'ailleurs (à peu près depuis l'âge de dix ans), il se livrait à un rituel qui consistait à examiner son visage pendant des heures dans le miroir pour finir, à contrecœur, par se rendre à l'évidence : "Rien à faire, la beauté de ces yeux-là rendrait dingue n'importe qui."

Tout ce qui se trouvait au-delà était, selon lui, moins satisfaisant. À vrai dire, le reste de ses attributs le plongeait dans une désolation insidieuse et permanente : il avait un corps long et maigre qui donnait l'impression d'avoir été tiré vers le haut et vers le bas par des forces contradictoires et inégales, des forces qui ne s'avouaient pas vaincues et continuaient à se disputer sa personne. Il en résultait une silhouette très mal proportionnée : la partie au-dessus de ses cuisses

ressemblait à de la pâte qu'on aurait passée plusieurs fois au laminoir. En bas, les fesses plates prolongeaient le dos sans rebondi aucun et en haut, la tête aplatie, surtout si on la considérait de face, semblait inscrite dans la droite continuité du cou. Ses jambes, en revanche, étaient aussi courtes que celles d'un gamin et elles se terminaient par des pieds très fins et très longs (il chaussait du quarante-six) d'une pâleur si laide à ses dires qu'il n'avait jamais osé porter de sandales.

Depuis le divorce de ses parents, Ilan vivait chez la Maminou (il avait donné ce surnom à sa grand-mère quand il avait trois ans) dans un appartement d'une pièce et demie, mitoyen de celui de Nadia. On lui avait installé un lit d'enfant sur le balcon fermé attenant à la cuisine, et c'est là qu'il dormait, entre des piles de boîtes vides, des carcasses de lampadaires, de vieux abat-jour et les loques laissées par la précédente locataire (la Maminou transpirait d'angoisse à l'idée que celle-ci puisse revenir un beau jour et réclamer ses biens, pitoyables mais légitimes) : des chemisiers en mousseline aux aisselles effilochées datant des années quarante du siècle passé, où ne restait plus qu'un bouton sur deux et dont la blancheur avait viré au jaune, deux robes de soirée en chiffon à taille haute et étroite, l'une mauve et l'autre bleu clair, dévorées par les mites, une étole en fausse fourrure couverte d'une épaisse couche de colle forte et d'insectes

morts, des gaines roses avec des dizaines de crochets et une chemise de nuit en soie noire qui avait survécu presque sans accrocs (à part la petite traîne qui s'était complètement effritée). De tout l'héritage vestimentaire, c'était cette chemise de nuit qu'Ilan chérissait et considérait comme lui appartenant. Il l'essayait tous les soirs et s'émerveillait de l'échancrure du *décolleté* (la Maminou lui avait appris le mot en français), orné de deux rangées de perles en cristal colorées qu'il appelait affectueusement : "mes bonbons".

Il avait été exempté du service militaire pour cause d'"incompatibilité" et affirmait, tantôt avec une froide vexation, tantôt avec une insouciance euphorique (selon son humeur), que ce n'était pas lui qui était incompatible avec l'armée, mais l'armée qui était incompatible avec lui (une phrase prononcée par un autre mais qu'il avait reprise à son compte en oubliant qu'elle n'était pas de lui).

Ce différend militaire était sans doute ce qui régissait ses relations avec le fiancé de Margui, qu'il considérait comme l'incarnation du Système – avec un grand S. Chaque fois que leurs chemins se croisaient, dans la moindre parole échangée, au-dessus de chaque "Passe-moi le Coca, s'il te plaît", Ilan voyait s'allumer une énorme enseigne avec des néons multicolores qui formaient le mot ARMÉE, et dont le clignotement était accompagné par le hurlement d'une sirène imaginaire – cette combinaison provoquant chez

lui une telle crispation de terreur, d'accablement et de colère rentrée qu'il en avait le diaphragme noué et la respiration entravée.

C'est ce qui se passa au moment précis où, tandis qu'il glissait l'améthyste de Nadia sur son doigt, ses yeux croisèrent ceux de Matti, des yeux faussement hésitants, alors qu'en vrai, ils étaient chargés de leur habituel germe de sombre hostilité. Semblant se contenter de lui effleurer le visage, le regard de Matti lui perfora le cerveau et mit instantanément en branle ses fines mains si délicates. Il dut se réfugier auprès de la Maminou et, dos tourné au marié, il essuya le menton de la vieille dame avec le torchon mouillé de salive et de jus de pomme qu'elle avait sur les genoux. C'est pourquoi il n'entendit qu'à peine les paroles de "ce type" (c'est ainsi qu'il l'appelait en son for intérieur), alors que justement "ce type" s'efforçait de teinter sa voix d'un élan de générosité qui lui était totalement étranger. L'ordre explicite l'atteignit donc avec un peu de retard.

"Je vous demande à tous de partir, s'il vous plaît. Laissez-nous seuls."

Matti avait eu le temps d'ôter sa veste et de la mettre sur son bras, comme s'il se préparait à une longue promenade.

"De quel « nous » parles-tu ? Qui ça, « nous » ? s'étonna Nadia.

— Nous, elle et moi", répondit-il en se plantant ostensiblement face à la porte close. Là, il

attendit, le corps aussi dur et compact que s'il s'était enveloppé des pieds à la tête dans du film plastique, jusqu'à ce que lui parvienne le dernier des bruits discrets indiquant l'éloignement des autres membres de la famille.